Colette journaliste

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Colette journaliste

Chroniques et reportages
1893-1955

TEXTE ÉTABLI, PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ
PAR GÉRARD BONAL ET FRÉDÉRIC MAGET

Seuil

ISBN 978-2-02-099894-9

© Éditions du seuil, mars 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

À la mémoire d'Alain Brunet

Extrait de la publication

Extrait de la publication

« Mais le journalisme est une carrière à perdre le souffle. »
Colette, *L'Étoile Vesper*, 1946.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Préface

« Je suis incapable de vous donner des dates de collaborations journalistiques, il y en a trop », répond Colette à la question que lui pose le journaliste Nino Frank. « J'ai collaboré, sauf omissions, à *L'Éclair*, au *Matin*, au *Journal* (courte série de portraits : "Leur beau physique"), à *Excelsior*, au *Figaro* (chroniques hebdomadaires en première page pendant un an), à la *Revue de Paris* (critique dramatique), au *Quotidien* (id.), à *La Vie parisienne*, à *Vogue*, à *Femina*, à *Art et Industrie*, à *Bravo*… Si j'en oublie ça n'a pas d'importance[1]. »

« …Ça n'a pas d'importance. » Fastueuse indifférence, prodigalité de ceux qui se savent inépuisables. Car Colette en oublie, et non des moindres : *Paris-Journal*, *Gil Blas*, *La Fronde*, *La Cocarde*, *Le Mercure de France*, *La Baïonnette*, *Les Annales politiques et littéraires*, *Comœdia*… D'autres encore, auxquels viendront s'ajouter, au cours des années trente, des titres comme *La République*, *Marianne*, *Paris-Soir*, *Le Petit Parisien*, *Confessions*, *Marie-Claire* – la plupart bien représentés dans les pages qui suivent.

Des centaines d'articles, des milliers de pages ; une œuvre parallèle, repoussée dans une sorte d'injuste pénombre par l'œuvre « officielle ». Une œuvre oubliée, cadenassée dans les archives de la presse parisienne de la fin du XIXe siècle et de la première moitié

1. Lettre de Colette à Nino Frank (1904-1988), écrivain et journaliste. Lettre non datée, sur papier à en-tête de l'hôtel Claridge ce qui permet de la placer en 1931 ou 1932 ; au plus tard à l'automne 1933. En effet, il n'y est pas fait allusion à *La République*, titre auquel Colette collabore à partir de décembre 1933 ; ni à la critique dramatique qu'elle tient pour *Le Journal* dès le mois d'octobre de cette même année (collection Michel Remy-Bieth).

Extrait de la publication

du XXe… Du jugement abrupt et inconsidéré que Jean Paulhan formulait au lendemain de la mort de l'écrivain – « Colette était une grande journaliste égarée dans le roman » – nous ne retiendrons que la première partie : Colette était une grande journaliste. Ce que pensait aussi l'un de ses confrères, et non des moindres, Gaëtan Sanvoisin : « Le grand ouvrier des Lettres françaises qu'est Sidonie-Gabrielle Colette […] mérite que ses titres de journaliste ne soient pas tus en cette date[1]. » Et Maurice Goudeket lui-même, dernier mari de l'écrivain : « C'est peut-être dans ses chroniques, ses articles de circonstance, arrachés en hâte à sa plume, qu'elle se révèle le plus étonnante[2]. » Et Goudeket d'évoquer le cycliste du journal qui s'impatiente à la cuisine, devant un verre de vin, attendant le moment d'enlever « la marchandise », tandis que Colette termine dans l'urgence ses cinq ou six feuillets quasi quotidiens…

Colette n'est pas venue par hasard au journalisme. Au contraire, « Minet Chéri » – comme l'appelle tendrement Sido, sa mère – y semble vouée dès l'enfance, par une sorte de prédestination familiale. La grande maison, à Saint-Sauveur-en-Puisaye, est pleine d'enfants musiciens, de livres, de chats… Et de journaux. Le capitaine Colette, son père, lit *Le Temps*, le prestigieux quotidien libéral que dirige Adrien Hébrard depuis la fin du Second Empire : « Avant de monter, il plie méticuleusement le journal *Le Temps*, le cache sous le coussin de sa bergère[3]… » *Le Temps*, mais aussi *La Revue bleue*, *La Nature*, *Le Mercure de France*, *L'Office de publicité*… Et toute cette « provende imprimée », que le Capitaine unijambiste emporte comme un trésor, serrée sur son cœur, dans « son antre, nommé aussi bibliothèque [4] », exerce sur la fillette une sorte de fascination. Premier contact avec la presse.

Or, *L'Office de publicité*, qu'on lit assidûment chez les Colette, fondé à Bruxelles en 1854, est précisément un des nombreux titres

1. Gaëtan Sanvoisin, « Retour à Colette journaliste pour ses quatre-vingts ans », *Combat*, 29 janvier 1953. Gaëtan Sanvoisin (1894-1975) fut notamment chroniqueur à la *Revue des deux mondes*, chef des informations au *Gaulois*, au *Figaro* et à l'ORTF.
2. Maurice Goudeket, *Près de Colette*, Flammarion, 1956.
3. Colette, *La Maison de Claudine*, 1922.
4. *Ibid.*

Extrait de la publication

auquel collabore Eugène Landoy, frère aîné de Sido. C'est d'ailleurs auprès de ce frère, à Gand et à Bruxelles, que celle-ci a passé la plus grande partie de sa jeunesse. On croit l'entendre, cette Sido, évoquant pour sa fille ses jeunes années, ses rencontres si enrichissantes avec Victor Considerant, François Raspail, le peintre Alfred Stevens, des publicistes… Tous amis d'Eugène Landoy. Celui-ci, qui donne régulièrement des chroniques au *Journal de Gand*, sous le pseudonyme de Bertram, connaît une certaine notoriété en Belgique. Tout comme son fils Raphaël, rédacteur en chef du *Matin*, grand quotidien d'Anvers, qui signe Rhamsès II[1]. Colette, adulte, se souviendra des récits maternels : « De la bouche de Sido dans mon oreille enfantine tombaient des paroles dont le son ne s'est pas évanoui. À six ans, lorsque les enfants de mon village soupiraient : "Paris !", moi j'espérais "Bruxelles"[2]. » Deuxième contact avec la presse.

1893. Mlle Sidonie Gabrielle Colette vient tout juste de fêter ses vingt ans, le 28 janvier. On songe à la marier. À qui ? À un journaliste, tout naturellement… Henry Gauthier-Villars, plus connu sous le nom de Willy, et qui fait les beaux jours de l'*Écho de Paris* avec ses fameuses « Lettres de l'ouvreuse », bourrées d'à-peu-près, de calembours, de vacheries et de *satisfecit*. S'il vante le génie de Wagner – il est l'un des premiers en France –, c'est pour mieux écraser Saint-Saëns et Massenet… Il y a un ton Willy que Colette, d'ailleurs, nous le verrons dans ce volume, s'est parfois efforcée d'imiter – à moins que Willy n'ait lui-même épicé de ses bons mots la prose de son épouse ?…

1. Sur cette période, voir Jeanne Augier, *Colette et la Belgique*, Racine, 2004.

2. Colette, *Discours de réception à l'Académie royale belge de langue et de littérature françaises*, in *Œuvres*, « Bibliothèque de la Pléiade », sous la direction de Claude Pichois t. III, p. 1081. (Cette édition sera désormais abrégée en « Pl. » suivi du numéro du tome et de la page.) Sido n'avait pas oublié cette époque de sa vie, comme elle le confiait à sa fille, bien plus tard : « Oui, j'envie le plaisir dont tu es capable d'en sentir (*sic*) le prix, celui de vivre avec des gens instruits et intelligents, de voir des choses rares et qui vous font rêver. Cela m'a manqué depuis que j'ai quitté mon frère qui m'avait initiée autant que les quelques années, les plus belles de ma vie, l'ont permis, à l'art de comprendre et aimer les choses rares et belles. » Lettre du 21 juin 1909, citée *in* Gérard Bonal et Michel Remy-Bieth, *Colette intime*, Phébus, 2004.

Extrait de la publication

Voilà Colette Willy – car son patronyme est maintenant devenu son prénom, qu'elle fait suivre du nom de fantaisie de son époux – confrontée, de près cette fois, au journalisme, à ses us comme à ses coutumes. Et même de très près. Car, à peine mariée, elle participe à la rédaction d'un article, « Zola et Nordau », publié dans le numéro d'octobre 1893 du *Mercure de France*, c'est-à-dire cinq mois après le mariage… L'ambiance des salles de rédaction des premières années du XXe siècle – celles de *L'Écho de Paris*, de *L'Éclair* –, bruyantes, empuanties par l'odeur du gaz d'éclairage, de l'encre et du tabac, elle l'a décrite dans *Mes apprentissages* (1936), dans *L'Étoile Vesper* (1946), ces « étranges lieux de labeur cérébral où rien ne respectait, ne protégeait, ne facilitait le travail de la pensée ».

Débuts modestes, certes. Six articles en 1895, dans *La Cocarde*, le journal de Maurice Barrès. Mais déjà vingt-neuf, publiés d'octobre 1899 à mars 1900, sous le pseudonyme d'Eddy, dans *La Fronde*, le quotidien féministe de Marguerite Durand. Puis c'est le silence, jusqu'en 1903[1]. Année faste, avec une quarantaine d'articles donnés au *Gil Blas,* « vieux journal frivole », Colette *dixit*, et signés « Claudine ». Signés, oui ! Mais qui les a écrits ? Colette ou Willy ? Gageons que celui-ci, au moins, y a largement mis la main[2]…

Le 27 avril 1907, *La Vie parisienne*, magazine dirigé par Charles Saglio, propose à ses lecteurs un article signé Colette Willy. Le premier d'une longue série, puisque la jeune femme, trois années durant, donnera régulièrement des textes à l'hebdomadaire – auxquels Willy, cette fois, n'aura rien à voir[3]. C'est l'occasion pour elle d'inaugurer une formule qui devient vite un procédé auquel elle demeurera longtemps fidèle : la reprise en volume d'articles ou de chroniques d'abord publiés dans la presse. C'est

1. Pendant toutes ces années Colette écrit la série des « Claudine » qui paraîtront de 1900 à 1903 : *Claudine à l'école*, *Claudine à Paris*, *Claudine en ménage*, *Claudine s'en va*.

2. Ces chroniques ont été publiées par Alain Galliari, sous le titre *Au concert*, Castor Astral, 1992.

3. Les époux se sont séparés en 1905.

Extrait de la publication

ainsi que l'édition originale des *Vrilles de la vigne* (1908) recueille dix-huit textes parus au cours des années précédentes dans *La Vie parisienne* ou dans *Le Mercure musical*.

Désormais, le pli est pris. *Les Heures longues* (1917) compile les chroniques du *Matin*, du *Flambeau* et de *La Vie parisienne* écrites entre août 1914 et novembre 1917 ; *Dans la foule* (1918), celles publiées dans *Le Matin*, avant la Première Guerre mondiale ; les textes de *La Chambre éclairée* (1921) proviennent d'*Excelsior* ; *Aventures quotidiennes* (1924) regroupe les articles hebdomadaires du *Figaro* ; *La Femme cachée* (1924) des contes parus dans *Le Matin* de 1921 à 1923 ; *Prisons et Paradis* (1932) emprunte à *Vogue*, à *Bravo*, au *Matin* ; *Journal à rebours* (1941) reprend des textes de *Paris-Soir*, de *Candide*, de *Marie-Claire*, du *Journal* ; *Paris de ma fenêtre* (1944), se compose d'articles du *Petit Parisien* ; *Paysages et Portraits* (1958), enfin, est un volume posthume façonné par Goudeket lui-même…

La Vie parisienne donc, mais aussi *Comœdia*, *Fantasio*, *Paris-Journal*… et quelques autres. Colette Willy se fait les griffes. Se fait la main. À la fin de l'année 1910, lorsqu'elle est engagée au *Matin*, elle est prête. C'est probablement Charles Sauerwein, chef des informations du grand quotidien, qu'elle a connu « Chez Palmyre », célèbre bar-restaurant de la place Blanche fréquenté par le Tout-Lesbos, qui la présente au romancier René Maizeroy, directeur de la rubrique « Contes des mille et un matins ».

Fondé en 1884, *Le Matin* appartient à ce groupe de journaux qu'on appelle alors dans les milieux de la presse « le consortium », autrement dit ceux qui se partagent les gros budgets publicitaires : *Le Matin*, *Le Journal*, *Le Petit Parisien*, *Le Petit Journal* et parfois *Gil Blas* ou *L'Écho de Paris*. Repris par l'homme d'affaires Maurice Bunau-Varilla en 1903, le journal connaît à la veille de la Première Guerre mondiale un immense succès. De 650 000 exemplaires en 1907, son tirage passe à un million en 1913, le plaçant en seconde position, juste derrière *Le Petit Parisien* qui, cette même année, imprime chaque jour 1 500 000 exemplaires. *Le Matin* compte parmi ses collaborateurs des noms fameux : Paul

Extrait de la publication

Doumer, Camille Pelletan, Gaston Leroux, Séverine, Georges Lecomte, le critique littéraire Gustave Lanson, le compositeur Charles Bruneau, etc. Parmi tous ces noms, celui de Colette Willy brille surtout par son aura scandaleuse… La série romanesque des *Claudine*, sa carrière d'actrice peu vêtue au music-hall, son divorce d'avec Willy, largement commenté, et le couple qu'elle forme à la ville avec Mathilde de Morny, la sulfureuse « Missy », ont de quoi susciter la réprobation des dirigeants du *Matin*. Ce dont ils ne se privent pas.

Colette rapporte à ce propos, dans *L'Étoile Vesper*, la réaction de Stéphane Lauzanne, un des deux rédacteurs en chef du journal :

« Stéphane Lauzanne apprenant de Charles Sauerwein – environ 1909 – que je donnerais au *Matin* un conte par semaine, posa son stylo :

"Si cette personne entre au journal, j'en sors incontinent.

– Incontinent me paraît fortement exagéré, répartit Charles Sauerwein. Vous la connaissez ?"

Stéphane Lauzanne rougit pour la première fois de sa vie :

"Moi ! Moi, connaître cette… cette saltimbanque, cette[1]…" »

Mais, journalisme et scandale font parfois bon ménage… Colette est engagée à l'essai. Et sous couvert d'anonymat. Son premier article, qui paraît le 2 décembre 1910, est accompagné d'un masque de théâtre – masque transparent, comme on peut en juger à la lecture du « chapeau » annonçant l'arrivée de la jeune romancière : « Le conte que publie aujourd'hui *Le Matin* est signé d'un masque. Sous ce loup énigmatique se cache, par caprice, une des femmes de lettres qui compte parmi les meilleurs écrivains de ce temps et dont le talent si personnel, fait d'exquise sensibilité, d'observation aiguë, de fantaisie gamine, vient de s'affirmer une fois de plus dans un roman sentimental qui est le succès du jour[2]. » Le 27 janvier, après cinq articles, le masque tombe et la journaliste peut enfin signer librement « Colette Willy ». Tous ses lecteurs l'avaient déjà reconnue…

1. Voir Pl. IV, p. 791.
2. Il s'agit de *La Vagabonde*, qui vient de rater de peu le prix Goncourt.

De sa province, la sagace Sido s'inquiète : « Tu prends un engagement bien lourd envers *Le Matin*. C'est la fin de tes œuvres littéraires, tes romans. Rien n'use les écrivains comme le journalisme[1]. » Vaines paroles. D'autant plus vaines que Colette a noué de tendres liens avec l'autre rédacteur en chef du *Matin*, Henry de Jouvenel, qu'elle épousera à la fin de l'année 1912.

Très vite, Colette va s'engager dans une voie totalement nouvelle, celle du reportage. Le 28 avril 1912, par exemple, elle est à Choisy-le-Roi, où a lieu l'arrestation de Jules Bonnot, chef de la célèbre « bande ». Elle assiste à l'assaut du garage où Bonnot, retranché, se défend jusqu'à la mort, et rend compte des faits dans l'édition du 2 mai. Dès cet article, Colette affirme son originalité, une façon de percevoir et de retranscrire l'événement qui n'appartient qu'à elle : elle ne parle que de ce qu'elle connaît – ce qu'elle mettra toujours en pratique dans ses romans – et ne raconte que ce qu'elle a vu. À cause de la foule qui se presse aux abords du garage, elle ne pourra voir ni la charge des policiers ni le cadavre de Bonnot… Qu'importe ! Dans son papier, elle restitue des « impressions de foule » – pour reprendre le titre d'une de ses chroniques –, des impressions qu'elle est seule à noter : « Personne n'a rien vu, rien entendu ; mais cette foule nerveuse qui me serre de tous côtés invente, inconsciemment, peut-être télépathiquement, tout ce qui se passe là-bas. […]. Un arrêt brusque, puis un reflux me renversent à demi. Agenouillée, je me suspends à deux bras solides qui me secouent rageusement d'abord, puis me halent ; je n'ai pas le temps de remercier. » L'assaut terminé, Colette conclut : « Grain de foule opprimé et aveugle tout à l'heure, je redeviens lucide. Je m'en vais à mon tour vers Paris, pour y savoir à quel drame je viens d'assister[2]. »

De cette expérience elle se souviendra longtemps, comme le montrent ces quelques notes inédites, véritable définition de l'art d'écrire selon Colette, retrouvées dans les collections de la Bibliothèque nationale de France : « J'appris comment, pendant les jours sanglants où l'on commença à capturer la bande à Bonnot, ceux

1. *Sido, lettres à sa fille*, lettre du 31 octobre 1910, Des femmes, 1984.
2. *Dans la foule* (1918) ; Pl. II, p. 612 et 613.

Extrait de la publication

qu'on nommait les bandits tragiques – j'appris qu'il faut être au premier rang, ou ne pas s'en mêler, qu'il faut ensemble batailler avec une ruée de foule et se laisser porter par elle jusqu'à toucher la bicoque où l'on enferme deux bêtes sauvages, qu'il faut suffoquer et rôtir un peu quand les flammes éclatent, qu'il faut voir et non inventer, qu'il faut palper et non imaginer, car en regardant on constate que sur des draps ensanglantés le sang frais est d'une couleur qu'on ne saurait inventer, une couleur de fête et de joie, car en touchant on apprend qu'il y a, dans le contact d'un mort qu'on emporte et qui vous bouscule au passage, un étrange secret de rigidité à la fois et d'élasticité sans expression, une nouveauté enfin dont un vivant, pour l'avoir ressentie, reste plein de défiance et d'horreur[1]…»

Colette grand reporter est sur tous les fronts : match de boxe, ascensions en ballon, en dirigeable – en 1919, elle participe au vol inaugural de l'aérobus *Caudron*, premier appareil à emporter des passagers –, procès de la bande à Bonnot, procès Guillotin… Elle excelle dans cet art de la « chose vue », si cher à Victor Hugo. Comme le soulignera son amie Germaine Beaumont : « Quand Landru passa en jugement, Colette fut chargée des impressions d'audience, travail auquel rien ne la préparait, sinon sa merveilleuse aptitude à saisir, chez un être humain, ce qui échappait à d'autres observateurs. Je ne crois pas me tromper en disant que la série d'articles qu'elle donna alors demeurera un modèle dans ce genre difficile[2]. »

Seule la guerre parviendra à freiner l'activité de Colette. Par la force des choses. La mobilisation de l'été 1914 a privé l'imprimerie et les différents services du *Matin* d'une grande partie du personnel. Le journal tourne au ralenti, comme elle l'explique à son ex-partenaire de pantomime, Christiane Mendelys, dans une lettre datée du 30 août : « Sidi[3] est à Verdun, hélas […]. Quand j'y serai

1. (BNF) N. a. fr. 18704 [MF 3316] f° 37-40.
2. Germaine Beaumont, « Colette journaliste », in *Prestige français et Mondanités*, nº 14, mars 1956.
3. Sidi, surnom de Henry de Jouvenel.

contrainte, je quitterai Paris, où je place encore quelques petits papiers dans *Le Matin* (il faut vivre). » Elle en placera de moins en moins : vingt et un, encore, en 1915, mais un seul en 1916 et plus aucun en 1917 et 1918… Et, parce qu'il faut bien vivre, comme elle dit, elle se tourne vers d'autres titres. Et c'est à *Excelsior* et à *L'Éclair* qu'elle va réserver l'essentiel de sa production.

Fondé en 1910 par le journaliste Pierre Laffitte, puis racheté par Paul Dupuy, fils du directeur du *Petit Parisien*, le quotidien *Excelsio*r était un des pionniers du photojournalisme, privilégiant l'illustration dans le traitement de l'information et offrant à ses lecteurs vingt-cinq à trente clichés par numéro, ainsi que des suppléments photographiques. Le premier article de Colette paraît le 12 juin 1916 et sa collaboration se poursuit au rythme d'un article par semaine jusqu'au 21 août avant de reprendre le 20 novembre 1917, sous le titre « Le Journal de Colette » – intitulé qu'elle a déjà utilisé dans d'autres journaux et qu'elle utilisera encore, jusqu'à en faire une sorte de marque de fabrique.

Lorsque Colette débute au journal catholique *L'Éclair*, créé en 1887, il vient d'être racheté par René Wertheimer, un avocat d'affaires soucieux de développer ses ventes et d'attirer un nouveau lectorat en faisant appel à des collaborateurs prestigieux. Colette est du nombre et va prendre en charge la chronique dramatique. Rien d'étonnant dans ce choix. Elle connaît fort bien le monde du théâtre dont elle a longtemps fait partie, et mieux encore celui du music-hall. Mime, comédienne, danseuse, elle s'est produite avec succès, de 1906 à 1913, dans de nombreuses salles de spectacles, en France et à l'étranger ; elle a toujours éprouvé une grande tendresse pour cet « envers du music-hall » auquel, d'ailleurs, elle a consacré un livre en 1913, et continue de manifester une fraternelle affection pour les artistes : « C'est chez moi un vieux réflexe persistant […] que de penser d'abord à ceux qui sont de l'autre côté de la rampe, comme si après une trentaine d'années je faisais encore cause commune avec eux[1]. » C'est cette même passion que les

1. *Nudité*, Pl. IV, p. 422.

Extrait de la publication

lecteurs retrouveront dans ses comptes rendus de *L'Éclair*. Et, plus tard, dans ceux du *Matin* ou du *Journal*.

L'arrivée de Colette à *L'Éclair* est annoncée à grands sons de trompe dans l'édition du 12 mars : « Colette, la vie vivante, une force de la nature, un maître, sa crainte est de figurer plus tard – demain – dans l'anthologie des grands auteurs français. » Elle rappellera dans *L'Étoile Vesper* les difficiles conditions de travail que lui imposaient alors la guerre et l'hiver : « En pleine Grande Guerre je débutais à *L'Éclair* dans la critique dramatique, engagée par son directeur, René Wertheimer, israélite lettré, familial et doux. Ce métier d'hiver me parut dur, parce qu'il l'était. La nuit, la guerre, la pluie, la neige… Je mettais des semelles d'amiante dans mes souliers, qui par ainsi devenaient trop étroits. Le dernier métro ne m'attendait pas, et j'habitais Auteuil. »

Les années de guerre voient aussi la collaboration de Colette à *Filma* et à la revue *Le Film*. Car elle est en effet parmi les premiers écrivains à s'intéresser à cette nouvelle forme d'écriture qu'est alors l'écriture cinématographique. Son premier article sur le cinéma, elle le publia dans *Le Matin*, le 4 juin 1914, pour faire l'éloge de *L'Expédition du capitaine Scott* : « Un spectacle comme celui que nous avons vu hier soir honore – faut-il écrire réhabilite ? – le "cinéma"[1] que l'on est en train de déconsidérer. Pendant deux heures trop brèves, la merveille de ce temps, le cinématographe, recouvre sa fraîcheur de miracle, cesse enfin d'être un bon ustensile à vaudevilles, à grotesques imbroglios[2]. »

Avec la fin de la guerre, les journaux, comme l'ensemble du secteur économique, se réorganisent ; les temps ont changé ; l'heure est aux groupes de presse, aux investissements : « La guerre 14-18 finie, les quotidiens tendirent à s'évader des immeubles où s'attardait un sombre esprit de notariat provincial. […] Les

1. Colette écrit « cinéma » entre guillemets, le mot, abréviation de cinématographe, n'étant pas encore passé dans la langue.

2. Voir Alain et Odette Virmaux avec Alain Brunet, *Colette et le Cinéma*, Fayard, 2004.

Extrait de la publication

journaux voulurent des réfectoires comme les couvents et les pénitenciers, des bars comme les paquebots, des garçons de bureau en livrée comme les équipages de chasse et les cinémas, des tables plaquées de verre biseauté comme les cliniques. […] C'était déjà le déclin d'un certain journalisme, qui devait son éclat à des vedettes du reportage, coursiers valeureux et cabochards de toutes les compétitions[1]. »

Colette, pour le moment, reprend ses activités au *Matin*, d'abord en tant que reporter (elle visite, fin 1918, Verdun et Metz meurtris, interviewe la reine Marie de Roumanie en visite en France…), puis comme critique dramatique, et enfin comme directrice littéraire. En effet, après la mort de René Maizeroy, le 8 novembre 1918, elle prend en charge la rubrique des « Contes des mille et un matins ». Signe de sa promotion, elle change de bureau et s'installe, en mars ou avril 1919, au quatrième étage de « la maison rouge », comme on l'appelle à cause de sa façade écarlate, du boulevard Poissonnière. Pour la première fois de sa vie, la voilà soumise à des horaires de bureau. Ponctuelle, elle prend régulièrement son service à cinq heures du soir, sauf le vendredi où elle vient dès le début de l'après-midi pour recevoir les auteurs. Maurice Martin du Gard, habitué des lieux, a évoqué à plusieurs reprises le bureau de Mme de Jouvenel : « Avant d'y pénétrer, il fallait passer devant la caisse qui se trouvait sur le même palier, et j'ai toujours pensé que cela devait encore ajouter à l'amertume de ceux dont on venait de refuser la copie. Comme elle semblait heureuse d'avoir un bureau américain, toujours comblé de manuscrits et de boîtes de bonbons ! Parfois, découvrant sous un amas de lettres de magnifiques lunettes d'écaille qui la faisaient pareille à un jeune médecin de comédie, elle empoignait l'épreuve d'un conte. Elle écrivait, téléphonait, suçait goulûment des chocolats, dictait, distribuait des ordres et des rires dans toutes les directions[2]. »

1. *L'Étoile Vesper*, Pl. IV, p. 788.
2. *Les Nouvelles littéraires*, 25 janvier 1924.

Extrait de la publication

Cette gaîté, elle la doit en partie à la présence à ses côtés de Germaine Beaumont, puis, à partir de 1920, d'Hélène Picard[1] ; toutes deux, écrivains de talent et amies très chères, s'occupèrent un temps du secrétariat de Colette au *Matin*. « Colette n'avait jamais eu de secrétaire, se souviendra Germaine Beaumont, et moi je n'avais jamais rempli les fonctions de secrétaire. Tout était donc matière à improvisation ce qui enlevait au travail tout ce qu'il eût pu avoir de rebutant ; mais avec Colette aucun travail ne pouvait rebuter. Elle éclairait toute chose, fût-elle la plus terne, de son lumineux bon sens, de son génie et de sa cordialité[2]. »

À son poste de directrice littéraire, Colette encourage quelques nouveaux talents, tous promis à un bel avenir : Fernand Crommelynck, René Bizet, Louis Delluc, Joseph Delteil, Roland Dorgelès, Joseph Kessel ou Francis de Miomandre… Il lui arrive aussi de livrer aux débutants quelques précieux conseils. Comme à Georges Simenon, qui vient de lui soumettre un conte : « "Vous savez, j'ai lu votre dernier conte […]. C'est presque ça, mais ce n'est pas ça. Il est trop littéraire. Il ne faut pas faire de la littérature, et ça ira" […]. Supprimer la littérature, qu'est-ce qui restait ? Alors j'ai essayé d'être le plus simple possible. C'est le conseil qui m'a le plus servi dans la vie[3]. »

Directrice littéraire consciencieuse, Colette n'en oublie pas pour autant d'alimenter sa propre rubrique. Et donne régulièrement au *Matin* des nouvelles dont beaucoup fourniront la matière d'œuvres importantes comme *La Maison de Claudine* (1922), *Le Blé en herbe* (1923), *La Femme cachée* (1924) ou l'ouvrage posthume *Contes des mille et un matins* (1973). On a peine à concevoir l'extraordinaire énergie créatrice que déploie l'écrivain journaliste dans ces années. Un exemple : le 26 août 1922 elle publie « La Noisette creuse », un conte qui allait augmenter la réédition de *La*

1. À leur sujet, on lira *Lettres à Annie de Pène et à Germaine Beaumont*, édition Francine Dugast, Flammarion, 1995. Et *Lettres à Hélène Picard*, édition Claude Pichois, Flammarion, 1958.

2. Germaine Beaumont, *op. cit.*

3. Roger Stéphane, « Simenon à l'ombre de Balzac » (entretien), *Le Monde*, 11 mars 1988.

Extrait de la publication